

Vittorio Frigerio, *La cathédrale sur l'océan*, roman, Les Éditions Prise de parole, Sudbury, 2009, 315 pages

Jean Mohsen Fahmy

Number 145, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

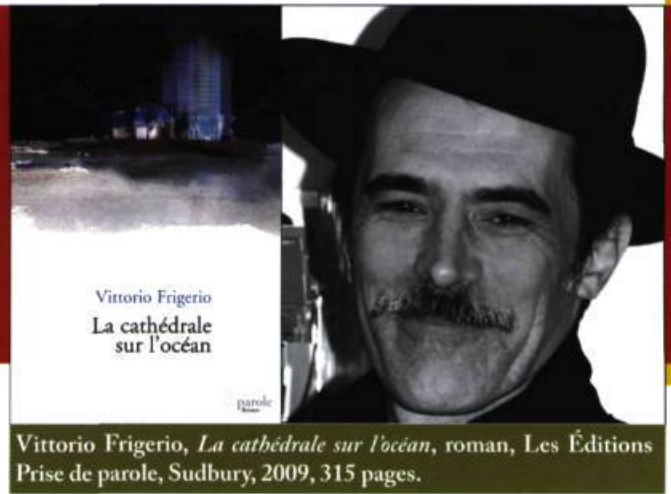
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fahmy, J. M. (2009). Review of [Vittorio Frigerio, *La cathédrale sur l'océan*, roman, Les Éditions Prise de parole, Sudbury, 2009, 315 pages]. *Liaison*, (145), 53–53.

JEAN MOHSEN FAHMY



Vittorio Frigerio, *La cathédrale sur l'océan*, roman, Les Éditions Prise de parole, Sudbury, 2009, 315 pages.

HALIFAX est-elle une ville virtuelle? On peut se poser la question en lisant le dernier roman de Vittorio Frigerio. En effet, *La cathédrale sur l'océan* est avant tout le roman de Halifax, mais d'un Halifax éternellement noyé dans un brouillard épais, «un brouillard pénétrant, de la couleur d'une vieille chaussette blanche trop portée», qui en gomme les angles et lui donne l'allure un peu fantomatique d'une cité où ne circuleraient que de vagues ombres.

La ville est omniprésente dans les 313 pages de l'ouvrage. Mais sa découverte par le lecteur s'accompagne peu à peu d'un sentiment de malaise: est-ce bien le Halifax que l'on connaît, que l'on a peut-être visité, où vivent des gens comme vous et moi?

Frigerio nous fait la peinture d'une ville repoussante. Son portrait est impitoyable. Voyons un peu: les immeubles de la ville sont, dans leur laideur, «comme échappés de quelque ville minière de Sibérie»; le centre-ville est littéralement sinistre, jonché de «journaux, boîtes de cartons écrasées et détritiques en tous genres»; on y sent un véritable «sentiment de claustrophobie»; la tour de l'horloge, dans la partie touristique de la ville, donne l'impression «d'appartenir à quelque pauvre église de village ensevelie aux trois quarts par un éboulement»; les rues y sont balafrees de crevasses, les maisons de bois y sont pourrissantes, la grille du Parlement ajoute une note «carcérale» à ce décor kafkaesque, où il arrive quelquefois qu'une «dizaine de gros rats» se promènent tranquillement au milieu de la chaussée! On peut encore continuer longtemps à glaner

dans le roman les éléments de cette vision cauchemardesque.

La charge est littéralement écrasante. Et le salut ne se trouve pas, comme on aurait pu l'espérer, dans les paysages marins, puisque le port est un véritable cloaque, capable de transformer n'importe quel baigneur en un «bubon purulent», où l'on déverse des tombereaux d'excréments, que l'un des personnages du roman n'hésite pas à désigner de leur nom plus courant!

Frigerio construit peu à peu ce portrait comme le ferait un cinéaste, un dramaturge ou encore un peintre: il crée des plans, il fait des découpages, il utilise les teintes de la lumière comme un metteur en scène. D'ailleurs, il nous l'indique clairement à plusieurs reprises. Il parle du point de fuite, de la perspective, de «l'encadrement» d'un paysage ou d'une vue, d'un «spot» de lumière, ou encore d'un «décor de théâtre»... Et ce décor accentue plus que tout l'impression d'un univers factice, irréel, comme suspendu entre ciel et terre, dans une espèce de brume ouateuse et sale.

Frigerio, dont la culture est évidente, ne cesse de compléter son tableau à petits coups de pinceaux discrets, depuis les références à Albert Speer, l'architecte de Hitler, jusqu'au peintre américain Pollock, en passant par les maisons vénitiennes d'il y a trois siècles... Mais sa plus belle réussite, à cet égard, est cette série de conversations que le héros du roman, un certain Gaspard, a tous les soirs avec feu John Wayne, dont il a accroché un portrait au mur de son appartement... Et le grand acteur a beau jeu de fustiger l'architecte (car Gaspard est architecte),

en multipliant les références cinématographiques... Comme je ne suis guère expert en la matière, je me suis dit qu'il faudrait peut-être que je revoie les grands classiques du cinéma américain des années 1950 et 1960, que Frigerio semble fort bien connaître.

Ce Gaspard, donc, arrive à Halifax pour construire un centre commercial. Ses clients, qu'il ne connaît guère, lui ont laissé carte blanche, et il se promet d'édifier un véritable hymne au mercantilisme et à la civilisation de consommation... Hélas! son principal commanditaire a disparu mystérieusement.

Gaspard le cherche. Et sa quête l'amène à rencontrer des personnages un peu ébouriffants, depuis un prêcheur à la logorrhée inépuisable jusqu'à une jeune fille toujours un peu perdue. L'intrigue oscille entre le roman policier et les divagations pseudo-mystiques de quelques personnages un peu timbrés, dont l'auteur se moque avec un humour corrosif et qu'on devine, pour lui, vraiment jouissif.

La cathédrale sur l'océan souffre de quelques longueurs. Les discours du prêcheur, en particulier, deviennent lassants à la longue. Mais l'auteur a réussi un véritable feu d'artifice de mots d'esprit, que ceux qui aiment l'humour un peu décalé et les allusions au second degré apprécieront tout particulièrement. ||

Jean Fahmy est l'auteur de plusieurs romans et essais. Il est Président sortant de l'Association des auteurs et auteurs de l'Ontario français.